

Hb 6, 13-20 / Mc 9, 17-31

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Dans l'Évangile de Marc que nous venons de lire, la guérison du démoniaque intervient juste après que le Seigneur soit retiré sur une haute montagne avec quelques disciples : Pierre, Jacques et Jean et qu'Il se soit transfiguré devant eux, manifestant ainsi sa présence divine parmi eux. A leur retour auprès des disciples, ils se rendent compte que ceux-ci sont engagés dans des discussions avec des « spécialistes de la Loi ». « *De quoi discutiez-vous avec eux ?* » demande Jésus (Mc 9, 16). Un peu plus loin, dans le même évangile, Jésus posera une nouvelle fois la même question : « *De quoi discutiez-vous en chemin ?* » (Mc 9, 33). La première question est posée après la Transfiguration du Seigneur, la seconde après qu'Il ait annoncé sa passion, sa mort et sa résurrection. Deux événements que les apôtres sont alors dans l'incapacité de comprendre, deux événements qui disent qui est Jésus de Nazareth, ce qu'Il est venu accomplir dans le monde et comment Il l'accomplit. Les apôtres ne comprennent pas et sans doute, ne comprenons-nous pas plus qu'eux, malgré les siècles de théologie et d'enseignement catéchétique qui nous ont été proposés. Mais peut-être n'y a-t-il rien à comprendre, seulement un mystère à contempler. Seulement, quand nous nous rendons compte de notre impuissance à comprendre ce qui nous dépasse, notre premier réflexe n'est pas d'accepter, de creuser et de contempler mais il est de combler notre angoisse par des discussions oiseuses ramenant l'indescriptible à notre pauvre raison. Alors que le Christ dévoile à quelques uns de ses disciples ce qu'Il est, les autres se dérobent à l'essentiel dans de vaines conversations. La question de Jésus est pleine d'autorité : « *De quoi discutiez-vous ?* » Elle met les disciples devant leur légèreté et leur rapidité à s'évader dans de fausses querelles, fussent-elles théologiques ; si bien qu'à la première question il n'y a aucune réponse. Ceux qui n'avaient pas accompagné le Seigneur sur le Thabor, en son absence, étaient tombés dans des discussions théologiques stériles et sans fin ; et à la deuxième question répond un silence gêné « *car en chemin ils avaient discuté entre eux pour savoir qui était le plus grand.* » (Mc 9, 34). La question qu'Il nous pose est directe et essentielle : « De quoi discutons-nous, en paroles ou en pensées ? Pourquoi discutons-nous ? Qu'est-ce qui nous agite tant ? pourquoi quittons-nous le Christ et sa paix qu'il nous donne ? Nous avons moins de circonstances atténuantes que les apôtres, car ceux-ci, bien que préparés par l'Ancien Testament vivaient avec le Christ des événements tellement bouleversants qu'on comprend leur difficulté. Mais nous, nous avons à notre disposition tout l'enseignement de l'Eglise depuis des siècles, enseignement qui sous la puissance de l'Esprit-Saint, s'est peu à peu précisé et éclairé.

Remarquons que ceux qui se mettent à discuter, à s'égarer dans la discussion, le font en l'absence même momentanée de Jésus. Quand il est sur le Thabor avec Pierre, Jacques et Jean (Mc 9, 29) ou lorsqu'ils sont ensemble sur le chemin de Capharnaüm, mais sans doute pas dans une proximité immédiate. Ceci nous enseigne : c'est quand nous nous éloignons du Christ, de sa présence intérieure en nous que nous laissons la

place à nos discussions stériles, à nos vaines pensées. C'est aussi ce qui s'est passé dans l'épisode du veau d'or : quand Moïse a laissé le peuple hébreu pour monter au Sinaï et chercher les tables de la Loi. Le peuple ne supporte pas la soi-disant absence de Dieu et il n'hésite pas à se fabriquer un substitut : le fameux veau d'or. Nous aussi, nous usons de substituts quand nous nous éloignons de Dieu car en fait, sans le savoir, nous ne supportons pas son absence. Nos substituts s'appellent écrans, discussions stériles, vaines pensées et occupations oiseuses, tout ce qui nous éloigne de notre vie intérieure au sein de laquelle vit Notre Seigneur. Pourtant, Il est toujours là, Il nous l'a dit : « *Et moi, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* » (Mt. 28, 30) et c'est pour lui laisser la place en nous que la lutte contre les pensées et les vaines paroles fait partie du combat que le chrétien doit mener pour laisser vivre le Christ en Lui afin de pouvoir dire un jour, comme St Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal. 2, 20). Rappelons-nous la parabole du bon serviteur, celui dont le maître est absent physiquement mais pas dans son cœur. C'est grâce à cette **présence intérieure** qu'il fera son travail au mieux, pour l'amour de son maître dont il sait qu'il reviendra (Mt. 24, 45). Dans ce combat pour rester au contact de la présence de Dieu par la lutte contre les vaines paroles et les vaines pensées, nous pouvons nous appuyer sur l'enseignement de St Jean Climaque, ce moine du VII^{ème} siècle retiré au Sinaï dont nous célébrons la mémoire en ce 4^{ème} dimanche de Carême. Son œuvre « l'échelle sainte » décrit toutes les étapes par lesquelles il est nécessaire de passer pour parvenir au but de toute vie chrétienne : recevoir la Paix du Christ et ainsi aborder le Royaume de Dieu. Dans ce cheminement, et particulièrement en ce temps de Carême qui est temps d'absence et d'attente, donc de tentation, souvenons-nous que nos paroles, nos pensées sont la plupart du temps des obstacles à la venue du Seigneur en nous. Écoutons le conseil de St Jean Climaque : « *Ferme la porte de ta cellule à ton corps, la porte de ta langue aux discours et la porte du dedans aux esprits mauvais* » (27, 19) et gardons en mémoire ce verset du psaume 140 que nous prions à chaque office de vêpres : « *Place, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte fortifiée à mes lèvres* » (Ps 140 , 3).

Amen.